

LE MONDE DES LIVRES • LES DOSSIERS DU MONDE DES LIVRES

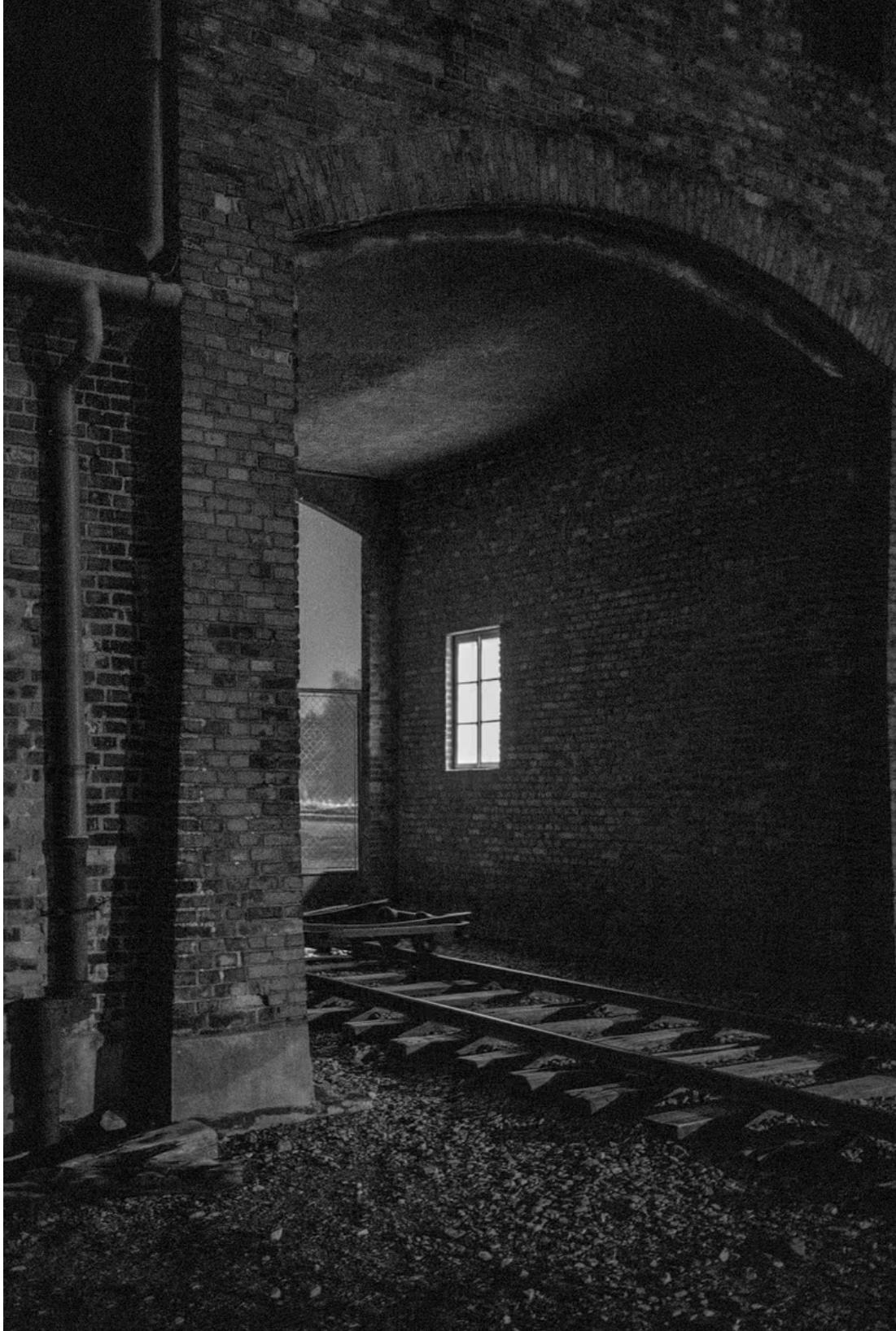
Laurent Joly : « Il est important de faire l'histoire de l'histoire du génocide des juifs »

Dans « Le Savoir des victimes », l'historien retrace la lente constitution de la vérité sur la Shoah et, en France, sur le rôle de Vichy, à travers le parcours de quelques historiens tenaces.

Propos recueillis par André Loez (Historien et collaborateur du « Monde des livres »)

Publié le 16 janvier 2025 à 15h00, modifié le 16 janvier 2025 à 15h16 • Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés



Dans l'entrée principale d'Auschwitz II-Birkenau, octobre 2020. MICHEL SLOMKA/MYOP

« Le Savoir des victimes. Comment on a écrit l'histoire de Vichy et du génocide des juifs de 1945 à nos jours », de Laurent Joly, Grasset, 448 p., 25 €, numérique 17 € (en librairie le 22 janvier).

Directeur de recherche au CNRS, spécialiste de Vichy et de ses politiques antisémites, Laurent Joly a

notamment publié *L'Etat contre les juifs* et *La Rafle du Vel d'Hiv* (Grasset, 2018 et 2022). Dans *Le Savoir des victimes*, fondé en partie sur des correspondances inédites d'historiens, il étudie la façon dont la complicité du régime de Pétain dans le génocide des juifs a été progressivement dévoilée, et les controverses qui ont accompagné l'écriture de cette histoire.

Qui sont les protagonistes de votre livre ?

C'est un travail centré sur les historiens qui ont étudié le rôle de Vichy dans le génocide des juifs, en commençant par ceux, peu connus du grand public, du CDJC, le Centre de documentation juive contemporaine [*créé en 1943, il est à l'origine du Mémorial de la Shoah, à Paris*]. Le point de départ du livre, c'est Georges Wellers [1905-1991], longtemps directeur de la revue du CDJC, *Le Monde juif*.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

Il y a plusieurs années, je suis tombé sur ses archives privées, qui sont au Mémorial de la Shoah, où j'ai découvert des documents extraordinaires, comme une lettre qu'il avait projeté d'écrire au président du procès Pétain, en juillet 1945. Rentré d'Auschwitz à peine deux mois auparavant, il était dans un état d'affaiblissement extraordinaire, mais il suivait le procès et voulait témoigner. Sa lettre est un monument de précision et de force, à propos de tout ce qui n'était pas dit, durant ces audiences, sur le sort des juifs sous l'Occupation.

J'ai pensé qu'il était indispensable de faire ce travail-là en voyant apparaître le phénomène Zemmour, avec ses mensonges, sa prétendue « vision alternative » contre ce qu'il appelle la « doxa » attribuée à l'historien américain Robert Paxton et à son livre de 1973, *La France de Vichy* [Seuil], qui pointait l'échec et les crimes de la collaboration. Les éléments qu'invoquaient Zemmour sont de vieux arguments, recyclés depuis les années 1950, et démentis à l'époque même par ces premiers historiens, d'où l'importance de faire l'histoire de l'histoire.

Il y a donc dans mon livre les différents acteurs de son écriture, Wellers, Paxton, Serge Klarsfeld et tous les autres. Mais aussi les vichystes, Jacques Isorni, qui fut un des avocats de Pétain, ou le gendre de Pierre Laval [*chef du gouvernement de Vichy entre 1942 et 1944*], René de Chambrun, qui n'ont pas cessé d'écrire sur le sujet. Pendant des décennies, ces gens vont essayer d'imposer leur point de vue.

Comment expliquez-vous qu'ils aient pu tenir des positions de premier plan dans le débat public ?

Il y a deux niveaux. D'abord celui de la défense pure et simple de Pétain et Laval, ce que l'on appelle dès l'époque le « révisionnisme », en référence à la volonté d'Isorni d'obtenir une révision du procès Pétain. Et, en effet, leurs partisans publient chez de grands éditeurs, leurs livres sont souvent bien accueillis dans la presse, à la faveur notamment de la guerre froide, qui permet par exemple de rappeler que Laval avait dénoncé le danger communiste.

Découvrez les ateliers d'écriture organisés avec « Le Monde des livres »

Le Monde Ateliers

Mais ce qui domine c'est plutôt une vision pacifiante, réconciliatrice, pour dire au fond que de Gaulle et Pétain étaient complémentaires : c'est ce que le grand public cultivé a envie d'entendre et qu'il trouve par exemple dans *Histoire de Vichy*, de Robert Aron [avec Georgette Elgey, Fayard, 1954].

N'est-ce pas également parce que le savoir constitué par les historiens juifs du CDJC a longtemps été ignoré par le monde universitaire, les journalistes et le grand public ?

C'est vraiment le sujet du livre. C'est presque un cas d'école, dans la mesure où l'on peut reproduire le même schéma pour à peu près toutes les grandes questions qui déstabilisent une société : d'un côté on a tous les éléments pour savoir, et, de l'autre, il y a une prise de conscience collective insuffisante. On pourrait faire le parallèle avec la question du climat, où l'on a un savoir cumulé, incontestable, et, en face, des sociétés travaillées par des gens qui dressent des écrans de fumée.

L'équivalent, à propos de Vichy, c'est la thèse du moindre mal, d'un régime qui aurait protégé les juifs français d'un sort pire encore, quand ce n'est pas le déni pur et simple de la réalité : dans les manuels scolaires des années 1960, on écrit que la grande rafle du Vel d'Hiv des 16 et 17 juillet 1942 à Paris était le fait de la Gestapo et non de la police française.

On dit souvent que la séquence de minimisation ou de déni prend fin avec la parution du livre de Robert Paxton. Vous montrez que la césure est en fait plus précoce, avec, en 1967, l'ouvrage « La Grande Rafle du Vél' d'Hiv », de Claude Lévy et Paul Tillard (éd. Robert Laffont)...

C'est effectivement un moment fondamental. A cette époque, deux processus convergent : d'un côté, le pétainisme triomphant, avec un grand nombre de livres en 1966 pour le 50^e anniversaire de Verdun, qui coïncide avec le 15^e anniversaire de la mort de Pétain ; de l'autre, dans la lignée du procès Eichmann, en 1961, une prise de conscience publique de plus en plus forte de la spécificité du génocide des juifs.

C'est dans ce contexte que paraît le livre de Lévy et Tillard, qui montre que Pétain et Vichy ont eu un rôle direct dans les crimes de 1942. C'est un véritable pavé dans la mare, avec dans la préface cette phrase de Lévy, dont les parents ont été déportés comme juifs, dénonçant l'« irritante falsification de l'histoire » qui avait cours jusqu'alors. Tout est dit. Après ce livre, vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires, l'apologie de Vichy n'est plus tenable.

Le parcours des historiens que vous étudiez, tous survivants de la Shoah, ne brouille-t-il pas l'opposition traditionnelle entre histoire et mémoire ?

Leur exemple illustre en effet l'exact contraire de l'idée répandue selon laquelle le militantisme ou l'engagement personnel produiraient de la mauvaise recherche. Il y a bien sûr des conditions et des aptitudes à réunir, mais les gens dont je parle, Wellers, ou encore Joseph Billig [1901-1994] et Léon Poliakov [1910-1997], ont joué à fond le jeu de la science, et ils l'ont fait en tant que juifs, en pensant qu'on ne les croirait pas s'ils ne produisaient pas un travail scientifique irréprochable, fondé sur les archives, mais aussi en tant que chercheurs passionnés par leur métier.

Leur démarche scientifique impliquait notamment la remise en cause de savoirs erronés. Poliakov est ainsi le premier à donner le chiffre correct du nombre de déportés juifs de France, que Serge Klarsfeld va imposer à la fin des années 1970. A l'époque, la mémoire juive évoquait parfois 100 000 ou 120 000 victimes. Eux, en historiens, disent « non, il y en a eu 75 000 ».

On a déjà beaucoup écrit sur ces sujets. Qu'apportent à vos yeux les archives et correspondances privées que vous avez consultées ?

Accéder à la quarantaine de fonds privés qui constituent l'essentiel de mes sources m'a permis de comprendre des enjeux qui ne sont pas forcément explicités dans les livres. Les archives privées dévoilent tout l'arrière-plan humain du travail historiographique. J'ai aussi découvert des documents assez extraordinaires, comme cette lettre de Wellers au président du procès Pétain, ou un long courrier inédit, écrit en 1982, de l'ancien secrétaire général de la police de Vichy, René Bousquet, alors qu'on pensait qu'il n'avait jamais répondu aux accusations étayées de Klarsfeld. La ténacité de ce dernier, indissociablement historique et juridique, ressort également. Si la vérité a fini par triompher, cela doit beaucoup à sa détermination et à celle de tous ces historiens qui étaient aussi des témoins.

Dossier : 80 ans après l'ouverture d'Auschwitz

Trois livres qui témoignent du travail de recherche historique sur le temps long autour du camp nazi et de la Shoah.

- Retour sur la « planète Auschwitz » : Auschwitz, Une monographie de l'humain, de Piotr M. A. Cywinski.
- Entretien avec Laurent Joly, qui signe *Le Savoir des victimes* : « Il est important de faire l'histoire de l'histoire du génocide des juifs ».
- Itinérances : Auschwitz, un gouffre au cœur du travail d'Annette Wieviorka.

André Loez (Historien et collaborateur du « Monde des livres »)